

Le parapluie de Nisse

— Frotte ton menton, « maraud ! » Et bon train à l'école, sais-tu !

Les mains aux hanches, Titine Beux tresse et morigène son fils, Paul, qu'on nomme plus couramment (qui dira pour quoi ?) Nisse. Et Nisse lève de la table où il s'appuie deux coudes indolents, passe le parement de sa blouse à droite et à gauche de sa bouche où le café au lait, hâtivement bu, a coulé en une double rigole roussâtre.

Nisse est en retard. Depuis longtemps, les autres galopins qui vont toutes les matinales et toutes les après-midi faire damner l'instituteur sont passés. Il pleut, le ciel est brouillé et les pavés sont gluants de boue. On a envie de rester blotti dans la tiède chaleur de la maison, à regarder l'eau couler le long des trottoirs. Aussi bien, la vieille pendule au cadran peint qui fait dring ! dring ! lorsqu'elle sonne, marque déjà une heure et demie. La porte de la classe est sûrement close et c'est une retenue assurée. Pour un rien, Nisse prétexterait qu'il a mal au ventre.

Titine Beux ne l'entend pas de la sorte. Elle pousse la porte, tend à Nisse un grand parapluie vert à solides armatures sur lequel l'averse se met à tambouriner comme sur une bache.

— Dépêche-toi, lusot ! Et ne le casse pas surtout ! Et ne t'avise pas non plus de le perdre !

Une fois dehors, voilà Nisse soudain tout fier de son parapluie familial et vert comme un pré d'avril. Plus ce parapluie est vert, plus il devient vert, c'est le contraire de bien des gens. Et l'ondée clapote sur la serge tendue et s'acharne en vain sur le tissu imperméable. Le bruit distrait l'enfant de sa mauvaise humeur et il arrive presque à contre-cœur devant l'école. On finit justement d'entrer ; la pendule avançait sans doute, ou bien, c'est le mauvais temps qui a valu aux retardataires un peu de répit.

Nisse fait comme tout le monde : il dépose son parapluie dans un coin de la classe, se désemmaillotte le cou du foulard de coton bleu qui l'étrangle et s'assied devant son pupitre. Un quart d'heure après, dans la pose familière aux êtres les plus studieux, il dort béatiquement, les yeux obstinément clos sur la première page de son livre de lectures courantes.

Il pleut toujours ; le ciel est maussade et si lourde l'atmosphère !

Pas de récréation possible : la commune est pauvre et n'a pas de préau. Les élèves se rendent cinq par cinq à l'urinoir de tôle au bout de la cour et M. Proy, l'instituteur surveille, du pas de la porte, les incartades au règlement.

— Ah ! mais quoi ! attendez, moutards !

Zeune et Fachot se sont pris de querelle et cognent. M. Roy se précipite aussi vite que lui permettent ses rhumatismes et de deux coups de règle plate bien appliqués sépare les adversaires. Toute la classe se bouscule en cercle autour des combattants qui se justifient maintenant en explications pleurnicheuses.

Il n'y a que Gustin, Dieudonné et Alfred que le débat n'intéresse point.

— Wette, le beau riflard, a fait Gustin.

Et tous trois examinent avec attention le parapluie de Nisse. Et Alfred s'exclame : — Des baleines à fumer !

Alfred désigne par là les nervures en corne poreuse du parapluie.

— Cachons-le, conclut Gustin.

Une, deux, Dieudonné et Alfred reculent la marche du bureau du maître ; un bruit mou, le parapluie tombe derrière les plan-

ches. Une, deux : le bureau est remis place. Les trois complices aussitôt s'inscrivent énormément à l'arbitrage de M. Proy. On n'a pu faire la lumière, Zeune et Fachot sont gratifiés chacun d'une paire de gifles. Et la leçon interrompue reprend...

Quatre heures et demie sonnent. Des sifflots et des galoches claquent ; les élèves ruent près des espagnolettes, réintègrent les cabans mouillés, se coiffent de casquettes crasseuses, nouent à triple tour le cache-nez et se disputent les parapluies :

— C'est le mien !

— Non, c'est le mien !

— Voulez-vous faire silence, marauds ! s'époumonne à crier l'instituteur.

Nisse furète toujours. Il renverse sur l'appui de fenêtre une cruche d'encre.

— Imbécile ! dix fois le verbe cassé avant de partir !

— On a pris mon parapluie ! sanglote le malheureux.

L'instituteur se radoucit :

— Comment était-il ton parapluie ?

— Un grand vert à canne jaune, se lamentait le pauvre Nisse.

— Attendez, vous autres !

M. Proy rattrappe par leur blouse les premiers partants et d'une menace de bras levé immobilise tout le troupeau turbulent.

On visite les recoins de l'école. Gustin, Dieudonné poussent même le zèle jusqu'à regarder, l'un derrière la bibliothèque, sont les balais et l'autre dans le tonneau d'eau de pluie sous la gouttière. On passe en revue les enfants : il y a des parapluies de soie perforés par l'usage et les mites, des parapluies de satinette dont la toffe abandonne les extrémités, des parapluies qui ont des rapiécages au sommet, des parapluies déteints pour avoir trop servi, d'autres aux manches de nickel, d'autres aux crosses raccourcies ; il y en a de lourds et de légers, des parapluies de paysans et des parapluies-aiguilles, il y a même pour les tout petits, des ombrelles modées, mais de grand parapluie vert à canne jaune, il n'y en a point.

Nisse pleure à chaudes larmes.

M. Proy s'apitoie ; il lève la retenue :

— Allons, cherche bien ; s'il est ici, on retrouvera ton parapluie ! Vous autres partez.

— M'sieu ! m'sieu ! m'sieu ! jette chagrin l'enfant qui part et se hâte sous l'intenable pluie.

Nisse aussi finit par s'en aller. Il galoppe tout le long de la route. Il a l'air si désespéré que Clémence Dubot sort de sa maison et s'informe :

— T'as perdu des sous ?

— J'ai per... per... du mon parapluie !

Les larmes plus abondantes se mettent aux gouttes d'eau sur les joues du gamine. Il est trempé quand il arrive.

Il n'a pas franchi le seuil que Titine Beux lui crie :

— Et mon parapluie ?

Il est perdu ! Elle s'en doutait et, sans attendre l'explication que Nisse cherche parmi ses sanglots, Titine commence la correction :

— Tiens, bènêt !

Sur la tignasse, sur les joues, les gifles tombent. Il semble qu'on bat une paille.

— Tiens, gros balou !

Et claque ! Et claque !

— Si tu ne le rapportes pas demain, t'auras encore autant.

Retrouver le parapluie, Titine n'y songe pas ; c'est demain jeudi. L'école est fermée sauf pour Dieudonné, Gustin et Alfred qui sont de corvée de balayage économique.

Justement, il fait, le lendemain, le plus beau temps du monde. On eût vite fini à déplacer la poussière sur les tables et les bancs. Mais si Mme Proy s'était imaginé

comme elle en avait l'habitude en pareille circonstance afin de surprendre un élève en défaut, de coller son visage aux carreaux, elle aurait vu un étrange spectacle : trois enfants occupés à dépiauter comme il faut un grand parapluie vert. Dieudonné coupe les nervures, Gustin les égalise et Alfred les assemble en paquets.

Mais que faire des débris gênants ?

Gustin a une idée : Jetons-les dans les cabinets, et par la lunette, tant qu'il peut, il presse et enfonce. Ça résiste, Gustin presse davantage. On entend : flouque, flouque ! Plus rien à craindre.

Les trois camarades excessivement prévenants ce jour-là, décident qu'ils couperont de l'herbe pour les lapins de M. l'instituteur. M. Proy n'en revient pas d'aussi obligeantes intentions. Il regarde s'éloigner Gustin et Alfred tenant le panier et la faucille, tandis qu'Alfred va devant un peu roide.

Ils prennent le neuf-chemin, un large sentier à l'écart des passants, où les fossés ont des rives abondantes et grasses de plantains. L'eau coule doucement sur les cressons, une petite ombre remue. Il fait délicieux sous les saules, les pieds pendant dans l'herbe jeune.

Mais voilà-t-il pas que, dans leur précipitation, ils ont oublié des allumettes. Gustin, par bonheur, est inventif. Il casse un bout de lacet à l'une de ses bottines et, patiemment, concentre sur une des extrémités du cordon le foyer d'une petite loupe avec laquelle, durant les heures de classe, il se désennuie à examiner la structure des mouches, des perce-oreilles et des cloportes qui passent à sa portée.

Le lacet fume ; il brûle ; il suffit d'approcher un cigare.

— Tire donc plus fort ! s'impatiente Gustin, tandis qu'Alfred s'épuise à sucer l'âcre bout de corne poreuse.

Ils fumèrent, ce jour-là, jusqu'au mal de cœur. En prévision d'autres jeudis, ils cachèrent les baleines qui restaient au fond d'une souche creuse, puis cueillant en hâte des bouillons blancs, des laitillons et de l'herbe à pourceaux, s'en retournèrent vers la place...

Titine Beux, appuyée contre le pignon de sa demeure, explique à Sophie Sayette qui étend sa lessive sur la haie du jardin, qu'elle aussi va profiter du beau temps et passer son linge à l'amidon. Dieudonné, Gustin et Alfred ont vu Titine et s'exhortent à tenir leur sérieux. Ils s'avancent graves et posément jusqu'au devant des deux commères et s'écrient tout d'une voix :

— Bonjour, Sophie ; bonjour Titine ! Paul n'est pas là ?...

— Paul est parti au bourg. Cent contre un qu'il fait encore le garnavaud quelque part, réplique Titine.

Et plus bas, pendant qu'elle regarde le trio s'éloigner, elle déclare à Sophie.

— Sont-ils polis, ces garçons ! Et si propres, et si sages !

— On peut le dire ! acquiesce Sophie.

— C'est pas comme mon vaurien de Nisse. Figurez-vous que, pas plus tard qu'hier, il m'a encore perdu un parapluie !...

Léon Bocquet.